

Bernadette Cabouret, *La société de l'Empire romain d'Orient. IV-VI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires, 2020, 415 p. + XVI pl.

Le présent ouvrage marque une étape importante pour qui s'intéresse à l'Antiquité tardive. Ce champ d'études est désormais pris en considération pour lui-même et non pas seulement comme un moment de transition entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. La synthèse que propose Bernadette Cabouret confirme et renforce cette évolution générale. L'Empire romain d'Orient est pour la première fois approché spécifiquement par le biais de la question sociétale. Cette perspective permet d'enrichir considérablement la compréhension que l'on peut se faire de la période. Pour reprendre une métaphore employée dans l'introduction, il s'agit d'habiller de chair l'ossature parfois bien sèche de la donnée historique en tant que telle.

Pour ce faire, l'auteur puise à toutes les sources disponibles, qu'elles soient écrites ou matérielles. Ses compétences dans le domaine juridique lui permettent de tracer des problématiques bien définies et de donner un tableau clair d'une réalité foisonnante, où il eût été facile de se perdre dans le détail des situations et des anecdotes particulières. Bernadette Cabouret parvient au final à un véritable tour de force : nous donner à voir, de manière à la fois organisée et vivante, un panorama cohérent de la société tardo-antique dans toute sa variété. Pertinent et bien informé, l'exposé bénéficie en outre d'un style précis tout en étant agréable à lire.

Après un chapitre introductif portant sur le cadre géographique et le peuplement, l'ouvrage se structure en quatre parties. L'auteur aborde la question par le haut de la pyramide sociale, traditionnellement la mieux documentée. Ce premier état des lieux sert en quelque sorte de pierre de touche pour repenser les autres catégories sociales et surtout les interactions qui existent entre elles. Davantage que sur d'éventuelles « mutations », délicates à individuer sur une période que l'on hésite à qualifier de « temps long », l'auteur se concentre sur les multiples dynamiques à l'œuvre. Pour ce faire, elle s'attaque aux généralités à l'évidence trompeuse – qui sont légion pour la période – de même qu'à leur contraire, une myopie conduisant à des interprétations ponctuelles erronées qui, mises toutes ensemble, faussent la vision globale.

La première partie montre que la catégorie des élites au sens large recouvre une grande diversité. Les institutions héritées du Haut-Empire se transforment en un système centré sur un pouvoir impérial autocratique. Le choix d'examiner en détail la genèse de l'ordre sénatorial oriental en tant que corollaire de la création du Sénat de Constantinople est tout à fait éclairant : ce fait illustre la volonté politique d'attacher l'*ordo* supérieur à la nouvelle capitale, de plus dans un rapport de verticalité à l'empereur, qui, en tant que seul dispensateur des fonctions et des dignités, se trouve *de facto* à la tête du groupe aristocratique constitué en clientèle. Il est intéressant de constater que les carrières sénatoriales sont désormais mixtes en ce qu'elles se construisent sur une succession de charges assumées non plus seulement dans les provinces mais aussi à la cour, au sein de l'administration impériale et à proximité immédiate du pouvoir. Concernant les élites provinciales, une réponse circonstanciée est apportée à la *vexata quaestio* de la déshérence

des curies municipales : si leur existence institutionnelle semble actée, ces dernières se recomposent cependant en conseils de notables, catégorie aux contours plus mouvants. Ces classes supérieures se caractérisent par un mode de vie qui fait la part belle à la sociabilité sous toutes ses formes et à ses conditions de réalisations : habitat somptueux en ville comme à la campagne, importance du bain et de la parure, loisirs d'aristocrates chasseurs et cultivés. Dans les faits, c'est toute la société tardo-antique qui se trouve engagée dans ces pratiques relatives à l'ensemble des aspects de la vie quotidienne et des loisirs (près de 100 jours de fête par an). En particulier, l'hippodrome avec ses cochers-vedettes canalise en même temps qu'il cristallise les tensions sociales, ce d'autant plus que l'on avance dans la période et que d'autres formes de démonstrations publiques évoluent de leur côté (les jeux du cirque remplacés par les *venationes*, le théâtre devenu spectacle de mime et de pantomime, etc.).

La deuxième partie se concentre sur les inégalités sociales, leur réalité, d'une part, et les nuances dans l'appréciation qui peut en être faite, de l'autre, ainsi que sur les mécanismes qui permettent de compenser l'aspect factuel de la structure sociale. La ligne de partage entre riches et pauvres est plus floue que ce qu'il y paraît de prime abord. La distinction entre *honestiores* et *humiliores* n'est plus vraiment opérante ; c'est le cas, par exemple, des curiales en difficulté financière. Parler de « puissants », c'est-à-dire de personnes dont le pouvoir s'appuie largement sur la richesse, semble plus exact. Face à ce groupe dominant, l'immense majorité de la population peut être caractérisée comme étant composée d'« humbles », aux situations très différentes cependant. L'évergétisme hérité de la période précédente permet de réguler quelque peu les inégalités sociales en « corrigeant » certains déséquilibres. Ce rôle traditionnel dévolu aux élites est cependant travaillé en profondeur par les nouveaux rapports de force dus à la prépondérance du pouvoir impérial. Une dynamique nouvelle émerge avec la mise en place des œuvres de bienfaisance fondées sur le principe chrétien de la *caritas*. Les lieux d'accueil et d'aide pour les catégories les plus fragiles de la population, les pauvres, les plus jeunes, les plus vieux, les orphelins, les malades, les voyageurs/pèlerins se multiplient. Financées par les donations des puissants, ces institutions charitables sont dans l'immense majorité des cas gérées par le clergé ou par les communautés monastiques, mais des associations laïques peuvent également jouer ce rôle.

L'auteur s'intéresse ensuite aux modalités permettant de produire cette richesse et aux moyens de subsistance de la population. La troisième partie dresse une véritable cartographie des métiers alors en usage. L'approche est, là encore, sociale plutôt qu'économique *stricto sensu*. La terre – sa possession, son travail, les ressources qui en sont tirées – est la base de tout l'édifice. Ici peut-être plus qu'ailleurs, il importe de mettre en regard les différentes sources dont dispose l'historien : l'archéologie, qui témoigne tout au long de la période de la présence de riches zones rurales organisées par un réseau de villages, semble en effet contredire les tableaux misérabilistes sur la condition paysanne brossés par certains auteurs. Un cas en particulier retient l'attention de Bernadette Cabouret, celui du colonat. Il s'agit d'un statut juridique déterminé qui définit la relation entre un propriétaire terrien et l'exploitant de la parcelle ou du domaine en question. Les sources sont certes lacunaires. Il apparaît toutefois que, même s'il est soumis à une obligation de résidence, le colon est un homme libre. En faire un serf médiéval attaché à la glèbe de son seigneur est donc anachronique et inexact. De même l'image du « soldat-paysan » se révèle un mythe ; si les

limitanei, les troupes installées de manière permanente pour garder les frontières de l'Empire, s'acclimatent au fil des ans, elles conservent cependant leurs fonctions militaires, distinctes du milieu rural dans lequel elles officient. Le chapitre suivant s'attache à donner un aperçu aussi complet que possible des multiples métiers de l'artisanat et du commerce, en milieu urbain comme en milieu rural, avec la prise en compte des solidarités professionnelles unissant les membres d'une même corporation. Enfin, un chapitre est consacré à la question de l'esclavage. Contrairement à une idée reçue, la christianisation de la société à l'époque tardo-antique n'est pas synonyme de remise en question de l'esclavage et de son statut juridique. C'est au niveau de la personne qu'une évolution se fait jour, en accord avec le message de l'Évangile en faveur des plus démunis. Là encore cependant, les situations sont très diverses et être de qualité « non-libre » ne veut pas forcément dire appartenir aux couches les plus défavorisées de la société.

La partie finale met l'accent sur les dynamiques familiales entendues au sens large ainsi que sur les aspects culturels et spirituels. La famille est en effet la cellule de base de la société, tout en entretenant des rapports complexes avec la structure d'ensemble. Le constat est fait que c'est finalement la force d'inertie qui l'emporte sur les forces de changement. L'influence de l'Église est bien moindre que ce que l'on aurait pu penser dans ce domaine ; au final, elle concerne surtout les veuves auxquelles il est désormais conseillé de ne pas se remarier, au contraire de l'usage en vigueur précédemment. Un chapitre entier est consacré à l'éducation et à la culture. L'importance de la *paideia* est ici réitérée, en tant que facteur d'unification des différentes communautés et comme vecteur de la promotion sociale. La rhétorique occupe toujours la place principale dans ce dispositif, même si elle s'infléchit désormais vers une propédeutique à des compétences plus immédiatement utiles pour faire carrière, comme le droit. L'extraordinaire diversité culturelle, illustrée en particulier par le plurilinguisme, est également soulignée. Le dernier chapitre conclut sur la pratique des différents cultes et la question de l'identité religieuse au sein de la société tardo-antique. Une prise en compte plus poussée du phénomène monastique, envisagé du point de vue des rapports et des équilibres sociaux, aurait peut-être permis d'apporter un éclairage transversal conduisant à nuancer sur certains points le tableau présenté ici.

La conclusion propose une réflexion sur les tensions et les mouvements sociaux qui innervent et émaillent l'époque. Une dernière fois, l'auteur tient à réévaluer la part d'idées reçues sur l'Antiquité tardive. Alors que la période a longtemps été conçue de manière caricaturale comme une période désastreuse marquée par les conflits, en particuliers sociaux et religieux, le retour de balancier propre à l'historiographie a pu par la suite en donner une vision apaisée et irénique, tout aussi biaisée. Là encore, la réflexion proposée par Bernadette Cabouret sur la notion de violence apparaît convaincante. Il existe certes des « agitateurs » capables d'entraîner certains groupes à se révolter contre diverses formes d'oppression (fiscale, politique, religieuse), mais aussi s'agit-il bien là de circonstances données. Les institutions, mêmes transformées, tiennent et le maillage de l'administration impériale associé aux phénomènes de « correction » des inégalités sociales agit comme un véritable filet – de coercition mais également de protection – de cette société.

L'ouvrage se trouve complété par une importante bibliographie de sources et d'études (38 p.), un index des noms propres et un index thématique. Un cahier d'illustrations en XVI

planches est inséré au centre du volume. Pour conclure, nous ne saurions en recommander la lecture qu'aux seuls spécialistes de l'Antiquité tardive. Toutes celles et ceux qui travaillent dans le domaine de l'Antiquité entendue au sens large, géographiquement et chronologiquement, pourront tirer profit du présent parcours de recherche. Il n'est pas jusqu'au monde contemporain qui ne puisse s'inspirer des méthodes et des résultats de Bernadette Cabouret. C'est ainsi que Maurice Sartre conclut la préface qu'il donne à ce volume : « Inquiète des changements qui l'ébranlent, notre société peut trouver matière à réflexion dans cette analyse subtile et lucide ».

Delphine Lauritzen
© Antiquité-Avenir